

"Les Humbles"
187
mars
1938

— 17 —

Le journal qui, sans doute par souvenir hégélien de la métaphysique des contraires, ose paraître sous le titre de Die Freiheit (La Liberté), a cru habile de publier récemment une série d'articles massifs contre André Gide, à qui le parti dit « communiste » ne pardonne pas d'avoir, en deux livres sur l'U. R. S. S. écrit ce qu'il pense.

Il n'y a pas lieu d'exagérer l'importance d'une telle publication journalistique, rédigée en style de basse police; il faut bien, somme toute, que les fonctionnaires sengent d'avance à sauver leur vie pour le jour où ils seraient appelés à faire un petit voyage au pays de la constitution la plus démocratique du monde. André Gide serait donc bien bon de perdre son temps à répondre.

Mais, vivant précisément dans le pays où la Freiheit nous fait la grâce de paraître, les signataires de la présente lettre estiment par contre qu'il n'est peut-être pas indifférent de qualifier comme il le mérite tout ce qu'il y a d'indigne — et pour l'homme et pour la pensée — dans certaines mœurs polémiques dont le moindre essai d'acclimatation, si maladroît fût-il, constitue déjà une menace pour la vraie culture et la véritable défense de la liberté de l'esprit.

Qu'on en juge.

En annexe à Retouches à mon retour de l'U. R. S. S., Gide a publié une lettre d'un certain Rudolf, à titre uniquement documentaire et parmi quantité d'autres documents. Sur les 125 pages du livre, cette lettre n'en couvre point trois. Cela n'empêche en rien la Freiheit de sacrer l'auteur de cette lettre « Kronzeuge » (témoin capital) de Gide. Après quoi, le même journal essaye (reproduction de lettres évidemment volées, photocopiées, etc.) de prouver que ce « Kronzeuge » serait un agent fasciste. D'où — nous ne sommes pas, comme on pourrait le croire, dans un exercice de « dialectique », mais bien en pur syllogisme aristotélicien — la conclusion qui s'impose (c'est une façon de parler) à ces messieurs : puisque le « Kronzeuge » de Gide serait un agent fasciste, Gide, donc, lui-même, et son livre avec lui, sont également au service de la Gestapo.

On voit comme c'est simple.

Nous ne prendrons pas la peine d'examiner dans quelle mesure ce nouvel « amalgame » dépasse en grotesque tous les amalgames fabriqués en série par la police moscovite et par ses acolytes d'Occident.

Pour nous la question est autre, et autrement grave. C'est la méthode de l'amalgame, en elle-même, que nous dénon-

cons. Toujours infâme, mais particulièrement éhontée quand il s'agit des luttes de l'esprit, c'est l'application de cette triste méthode à la « critique », d'un livre, que nous n'avons pas voulu laisser passer sous silence.

Que les fonctionnaires de la Freiheit s'y résignent : aucun des signataires de la présente lettre n'est « trotskiste ». Chacun d'entre eux — évidemment, c'est là chose difficile à concevoir pour des fonctionnaires, pour de soi-disant « antifascistes » totalitaires — se contente d'estimer que tout intellectuel — et tout homme — digne de ce nom a le devoir de penser avec sa propre tête.

Voilà pourquoi il nous a paru qu'il convenait d'incriminer publiquement une manœuvre aussi basement politicienne et de proclamer, non moins publiquement, notre admiration pour le courage intellectuel d'André Gide et notre solidarité avec lui dans la seule cause qui réclame d'être toujours mise au premier rang : la défense, sans compromission aucune, de la vérité.

B. von BRENTANO,
Fritz BRUPPACHER,
R.-J. HUMM,
J.-P. SAMSON,
J. SILONE.

II

CASA DE MARGOS
Ronco-sur-Ascona
(Tessin)

Ce 11 octobre 1937.

Monsieur Maurice Noël,
Rédacteur au Figaro littéraire, Paris.

Monsieur,

A distance, je n'ai pu suivre que très fragmentairement et avec beaucoup de retard votre enquête auprès des écrivains de gauche et d'extrême-gauche sur l'expérience russe d'André Gide. Quelles que soient nos opinions respectives, on doit reconnaître qu'en analysant la situation chez beaucoup d'intellectuels d'aujourd'hui, vous n'avez rien dit qui ne fût vrai, et si votre position doit sans doute vous amener à vous réjouir d'un trop fréquent divorce entre la vérité et la révolution, nul ne saurait vous en faire reproche. A ceux qui ne sont point sur le même plan que vous-même de prouver quelque jour, en revenant plus unanimement au vrai,

Fusilée
Gide

que celui-ci n'a son achèvement total que dans une révolution que vous refusez, et à laquelle nous pourrions alors nous féliciter que vous ayez, un tout petit peu, contribué, — sans le vouloir.

Permettez-moi cependant d'attirer votre attention sur un point de détail, qui a pourtant son importance. Lorsque vous avez reproduit dans votre enquête la lettre déjà publiée par plusieurs organes suisses et dont je suis un des signataires, vous nous avez tous définis, — certainement en parfaite bonne foi, — comme des « réfugiés allemands ou italiens ». Or, si cette qualification convient en effet à l'italien Ignazio Silone comme à l'allemand Bernard von Brenzano, il n'en va pas de même pour les deux Suisses Fritz Brupbacher et R.-J. Humm, qui s'étaient joints à nous, non plus que pour moi-même, qui suis réfugié *français*, ce qui, vous le voyez, Monsieur, existe également, en vertu, paraît-il, des lois militaires d'un pays dont le libéralisme, qui vous est cher, rejoint ici l'autoritarisme totalitaire que nous dénonçons l'un et l'autre.

Votre louable souci du vrai vous fera sans doute désirer de soumettre à vos lecteurs ces quelques précisions supplémentaires (1).

Recevez, Monsieur, je vous prie, mes salutations distinguées.

J.-P. SAMSON.

III

CASA DE MARCOS
Ronco-sur-Ascona
Tessin (Suisse)

Ce 10 octobre 1937.

A la Rédaction de *Vigilance*,
Paris.

Camarades,

Sans être membre actif de votre groupement, mais simple lecteur et abonné du Bulletin, — isolé par l'exil dans une ville de Suisse allemande, je ne vois pas quel autre « travail » je pourrais vous apporter —, il ne m'en sera pas moins bien permis, je pense, de vous exprimer mon étonnement, pour ne pas dire plus, de trouver reproduit

(1) A notre connaissance, le *Figaro* n'a jamais publié la lettre de notre ami Samson : le patriotisme « désintéressé » de ce noble journal rejoint ainsi celui de *l'Humanité*.
M. W.

dans le numéro du 2 octobre 1937, et même agrémenté d'une note élogieuse, l'inquietant article de Jules Romains : « La guerre qui n'ose pas dire son nom ».

Que Jules Romains ait écrit cette page n'est point tellement ce qui peut surprendre, — et puis, c'est son affaire et celle de l'hebdomadaire où l'article avait paru. Mais que vous-mêmes l'ayez reproduit, voilà ce que bien des camarades de la base, on veut du moins l'espérer, ne manqueront pas de trouver — un peu raide.

Sans doute, la thèse de Romains peut séduire, qui nous apporte cette espèce de consolation que si les fauteurs de la guerre n'osent pas la déclarer officiellement, c'est peut-être qu'ils la redoutent dans sa forme totale et que par conséquent, tout n'est pas encore perdu. Et l'on voit bien, en particulier, camarades, ce qui a pu vous paraître rejoindre ici votre légitime préoccupation de maintenir la paix et donc de résister aux entraînements néo-nationalistes si virulents à l'heure actuelle (j'ai pu moi-même le trop bien prouver en des discussions avec Marcel Martinet et Emery) dans les milieux de gauche et d'extrême-gauche.

Mais le texte en lui-même est-il si purement cela qu'il fût indispensable, dans un organe où la place est déjà si mesurée, de le reproduire in-extenso ? Certes, La Rochefoucauld l'a déjà dit : l'hypocrisie est un hommage rendu par le vice à la vertu. Mais il n'a point écrit pour cela l'éloge de l'hypocrisie. Alors qu'au contraire tout le développement final de Romains évoque péniblement, — mon Dieu oui ! quelque dissertation scolaire où l'élève, — malgré lui sans doute, du moins on veut le croire, — se serait laissé entraîner à composer ce panégyrique inattendu.

Semblable éloge de l'hypocrisie, je l'ai entendu déjà en arrivant en Suisse allemande en pleine guerre. Comme tous les résistants (de fait ou d'esprit) à la psychose belliciste en pays allié, j'exprimai devant des camarades autrichiens ou allemands tout notre dégoût de l'enveloppe pseudo-démocratique dont nos gouvernements camouflaient la tuerie, alors qu'au moins le cynisme du chiffon de papier, dans la bouche d'un Bethmann-Holweg, avait cela pour lui d'être franc. Et souvent ces camarades répondaient : « L'hypocrisie de l'Entente prouve que, pour la première fois, pour faire la guerre, il faut du moins mettre un masque de moralité ». Et ils y voyaient un progrès. Nous avons vu, depuis, ce que cette moralité est devenue à Versailles.

Je déforme la pensée de l'auteur ? je la force ? ou peut-

étr
dép
fai
sen
rol
gio
mo.
Chi
E
et i
exa
se,
con
bie
dist
M
Bul
cist
se f
y g
R

Da
avez
piers
en 1
se tr
Co
de B
égale
do la
Le
n'est
cama
hour
cela
nos
S'y
miqu
res n

être est-ce lui qui, sans y prendre garde, l'aurait malgré soi dépassée ? N'oublions pas cependant que nous avons affaire à un écrivain, à un homme chez qui les images en disent certainement plus long que la seule idéologie. « La parole, écrit-il, est bien au canon, mais seulement dans les régions basses, du côté des communs et de l'office. » C'est moi qui souligne. Le copain espagnol massacré, le pauvre Chinois gazé, — régions basses, office. Pas d'importance.

Bien sûr un écart, un lapsus peuvent toujours se produire et il y aurait certainement bien du mauvais goût à vouloir exagérer, à faire à Romains tout un procès pour cette phrase, en elle-même, disons-le rondement, entachée de beaucoup de bassesse. — Dans un salon, ou chez « Marianne », bien des choses, paraît-il, — et on appellera cela le genre distingué, — seront peut-être permises.

Mais ne sera-t-il pas également permis de penser que le Bulletin du Comité de Vigilance des Intellectuels antifascistes a sans nul doute une autre fonction à remplir que de se faire l'écho de ces propos choisis ? Notre dignité à tous y gagnerait.

Recevez, camarades, mes salutations antifascistes.

J.-P. SAMSON.

IV

Camarade Maurice Wullens.

Dans le *Libertaire* du 6 octobre se trouve une coupure de ce que vous avez publié au sujet de Marie Koudachéva. Je retrouve dans mes papiers un extrait d'un travail de Grandjouan, lors d'une visite en Russie en 1926, publié dans le journal *l'Humanité*, en feuilleton ; cet extrait se trouve dans le numéro du 2 juillet 1927.

Comme certains traits concordent avec la biographie de l'Egérie rouge de Romain Rolland, épouse d'un prince fusillé, puis d'un tchékiste également fusillé, il serait curieux, mais non improbable, qu'il s'agisse de la même garce.

Le fait d'incorporer des individus tarés dans le personnel policier n'est certes pas nouveau et particulier à la dictature policière des camarades communistes, ou se disant tels ; la police au service de la bourgeoisie a employé cette tactique de tous temps ; mais néanmoins cela éclaire d'une façon assez singulière l'éthique assez spéciale de nos braves moscontaires de Russie et autres lieux.

S'il ne se produit pas une évolution parallèle sur le plan économique et le plan de l'éthique, il faut bien avouer que les révolutionnaires ne font que remuer du fumier.

Bien cordialement votre

J. ACHARD.

La Russie vivante, par GRANDJOUAN.

Feuilleton de l'*Humanité*, du 2 juillet 1927 (1).

Une prison de femmes.

Le sous-directeur qui nous reçoit est une femme. — 1
tite, le visage jauni, les cheveux raides et gris, sans âge
presque sans charme féminin, elle est l'âme de cette m
son et la bonté filtre dans ses traits.

Il y a vingt-deux enfants qui vivent avec leur mère da
la prison.

Tous les enfants accourent se jeter dans ses jupes
s'accrochent à son vieux paletot de cuir, usé, plissé, r
et qui a vu certainement les journées tragiques de 17,
et 19.

Avec elle je visite les ateliers.

Les femmes sont traitées encore plus humainement q
les hommes, et où j'ai vu dans la prison masculine un c
tenu qui a demandé à rester comme employé, ici le cas n'
pas isolé. Mais j'ai vu autre chose, et c'est une critique q
je vais présenter.

Au-dessus de cette admirable conductrice d'êtres h
mains, dont j'ai pu admirer la foi dans le relèvement
l'ingéniosité pour créer le plus de bien-être possible à l'i
térieur d'une prison, au-dessus d'elle était un directe
Un fonctionnaire comme tant d'autres, sans défauts app
rents, ni qualités marquantes.

Un bureau clair et joyeux. Il y a là des administrateu
aux écritures ou à la réception des fournitures, et un
comptable ou dactylo, grande femme en manteau de st
nelle rouge, pomponnée et élégante comme une joueuse i
golf, comme pour sortir en ville.

Vers l'heure du repas, en visitant les cellules, j'ai
dans un dortoir de six lits seulement, la dame que j'ava
prise pour une employée.

Assise sur un lit de détenue, elle tripote une série de fl
cons et de « produits de beauté » étalés dans l'embrasu

(1) J'ai retrouvé ce passage, identique, à la page 73 de l'album illu
tré, où Grandjouan republie ensuite son reportage. Et, comme J. Achar
je pose la question: Marie Koudachewa était-elle prisonnière du Gu
péou en 1926 ? Fidèles à notre habitude, nous publierons toute pré
sion qui nous parviendra à ce sujet (naturellement, nous enverrons
carnier à Romain Rolland et à son épouse). M. W.

de la fenêtre. Sa toilette, son allure de reine et ses cheveux ondulés au fer, n'auraient jamais permis de supposer que ce fut une détenue logée là entre des voleuses, des vendeuses d'alcool clandestin ou des criminelles.

Dans le bureau j'appris que c'était la femme du directeur de l'approvisionnement d'un grand port. Elle avait incité, puis aidé son mari à détourner les deniers publics, comme elle avait sans doute l'habitude de le faire au temps des tsars. Pincé, le couple avait été condamné à mort. Lui seul avait été exécuté. Elle, après 15 jours d'attente, avait vu sa peine commuée en 10 ans de prison.

Le directeur me parle d'elle en termes respectueux. A ce moment elle revient à nouveau dans le bureau; je demande alors si je puis prendre un croquis d'elle.

Avec un air de condescendance sûre de sa beauté et de son prestige sur tous les hommes, l'ancienne princesse — car elle avait épousé en premier lieu un prince — se drape dans son éclatante lunette et accorda l'autorisation.

« N'est-ce pas qu'elle est belle ? » vint me dire un fonctionnaire près de l'oreille.

« Et intelligente, avec cela », vint me chuchoter un second. Tous les hommes suivaient, sur son visage, le récit qu'elle faisait, en français, de ses angoisses pendant sa condamnation à mort.

Seul le pauvre être jaune, aux yeux noirs, au vieux pale-tot de cuir, qui ne parlait que le russe, tenait les yeux fixés à terre, obstinément.

Théâtrale et subtile, la dame savait manœuvrer. Elle maniait superbement le charme sensuel, l'appel à la pitié et le truc féminin du mystère sentimental.

C'était une de ces garces de femmes du monde, fausse et cultivée, si dangereuse pour les militants ouvriers, le poison des révolutionnaires.

J'eus l'impression très nette qu'elle tenait déjà tous les hommes qui étaient là et qu'elle les ferait se battre entre eux quand elle le voudrait.

Je suis sorti rapidement avec l'amie qui m'accompagnait et qui partageait mon sentiment.

En nous reconduisant, la vieille et touchante bolcheviste nous dit : « Sa peine a déjà été réduite... et elle n'est ici que depuis trois mois.

— Ses bijoux, ses diamants, lui ont été rendus !... » Elle ajouta... « Et je n'ai pas de baignoires pour mes petits. Pas d'aménagement pour les jeunes mères dans la crèche. Pas

de fruits pour les enfants, j'aurais pu faire tant de choses avec l'argent que représentent ces diamants ! ! ! Est-ce juste cela ??? » nous dit-elle en nous regardant bien dans les yeux sur le seuil de la vieille prison.

Non, chère bolcheviste, cela n'est pas juste, et si j'étais chargé d'inspection, je l'aurais donné pleins pouvoirs. Tu es exactement le seul être qui puisse diriger une prison de femmes et sur qui la pourriture brillante de la bourgeoisie n'ait pas de prise.

Il l'a, ou plutôt, comme dit Jeanson, il n'y a pas Ehrenbourg ayant vu un article particulièrement infâme déversant sur André Gide une ration toute soviétique d'insultes, Gide crut naïvement pouvoir se défendre dans *Vendredi*. Naturellement, sa protestation ne fut pas imprimée. Sur quoi, il la donna à la *Fleche*, en constatant qu'à *Vendredi* la liberté n'avait pas cours. Cette simple vérité fut très mal prise par le rédacteur en chef de l'hebdomadaire du boulevard Haussmann, Jean Guéhenno, qui, dans un papier larmoyant, tenta de faire à Gide le coup de la fidélité. Un peu étonné de l'argument, si j'ose m'exprimer ainsi, j'adressai à Guéhenno la lettre suivante, que je songeais déjà à publier ici et que Gide, qui a pu la lire, m'encourage de son côté à soumettre aux lecteurs des *Humbles* :

V

Zurich, le 21 décembre 1937.

Cher Jean Guéhenno,

Je lis à l'instant votre « Lettre ouverte à André Gide » et, puisque nous autres intellectuels n'avons certainement ni de plus profonde raison d'être ni peut-être d'autres excuses à notre façon professionnelle d'exister que d'être toujours et implacablement des témoins, permettez-moi de vous soumettre spontanément ma réaction, que vous saurez être celle d'un homme libre.

Je laisserai le cas d'André Gide hors de cause, bien qu'au fond ce que vous voulez réduire à être son « cas » s'identifie à mon sens, pour tout esprit clairvoyant et courageux, — à bien prendre, c'est la même chose. — avec la vérité même, — pas la sienne, pas la vôtre, ni la mienne non plus, mais la vérité tout court. Et je ne m'étendrai pas davantage sur tout ce qu'il y a de votre part d'étonnement pharisien à oser dire à Gide que l'amère vérité qu'il n'a pu s'empêcher de découvrir — ne lui a pas coûté !

l
« t
l
vez
—
dèc
ce
noi
bul
poi
ton
voi
l
poi
lag
mo
J
pas
soi
qui
soi
cor
J
c'e
int
C
tou
pal
n'a
me
de
gar
on
qu'
d'a
A
J
voi
son
doi
I
I
son
l'in

Non, Guéhenno, c'est à votre propre cas et à celui de « vos amis » que je m'en prendrai.

Vous savez bien, — car le terrible, c'est que vous ne pouvez l'ignorer, et je sais qu'en effet vous ne l'ignorez pas, — quelle horrible et sinistre tragédie, depuis plus d'un an, déchire, — pis que cela : assassine, — pis encore : pollue ce qui fut notre espoir à tous, cette république russe dont nous avions imaginé qu'elle était la préfiguration de notre but. Et cependant, depuis un an, — car il faut compter pour rien l'étrange page où vous nous expliquiez (!) que tout cela ne regardait que la Russie, — depuis un an, vous vous laissez, vous et les vôtres.

Et lorsque vous abandonnez enfin votre silence, est-ce pour parler ? Non, c'est pour vous taire encore davantage. Car il n'est de pire silence que celui qui se paye de mots.

Je le sais, Guéhenno, je vous écris durement. Mais il n'est pas seulement permis, il est indispensable d'être dur envers soi-même, et vous avez su jadis conquérir chez ceux qui vous écoutaient une place assez belle pour qu'il leur soit permis de ne pas vous considérer, — pas encore, — comme étranger au meilleur de leur être.

J'ai dit, et je répète que vous vous payez de mots, — et c'est là le grand péché pour ceux qui prétendent être des intellectuels.

Car, si vous ne vous payez pas de mots, vous n'eussiez tout de même pas osé prendre je ne sais quels grands airs pathétiques pour reprocher à celui à qui vous en avez de n'avoir même pas ménagé la... Ligue des Droits de l'Homme. Quand on sait la piètre attitude de cette fameuse ligue de raison d'Etat et vis-à-vis de la dernière guerre et à l'égard de ces procès orientaux qui sont notre honte à tous, on ne comprend pas, non, on ne peut pas comprendre qu'un homme comme vous ait pu trouver là une apparence d'argument et je ne sais quel prétexte à s'attendrir.

Mais laissons la ligue.

Je vais maintenant, au bout de votre lettre ouverte, là où vous exprimez ce qui doit être à vos yeux la grande raison majeure, ce mot, cette idée, ce sentiment de fidélité dont vous semblez croire qu'il soit fait pour tout résoudre.

De quelle fidélité s'agit-il ?

De la fidélité à l'homme du rang ? Oh ! mauvaises raisons du cœur, — et ne voyez-vous pas, de surcroît, toute l'inquiétude qui prend actuellement à la gorge les mili-

tants de la base, alors que chefs et « intellectuels » finissent par trouver on n'ose dire quel nauséabond modus vivendi avec la gangrène et la mort.

La seule fidélité qui soit recevable n'est-elle pas la fidélité à l'homme ?

Silone, dont pourtant vous vous donnez l'illusion de comprendre et d'aimer l'œuvre, me disait récemment, en me parlant de ceux qui s'imaginent être « fidèles » : « Toutes les raisons qui les attachent maintenant à leurs partis ou à leurs groupes sont devenues exactement le contraire de celles qui avaient fait d'eux des révolutionnaires ».

Est-ce là vraiment votre fidélité ?

Et si, au lieu d'écrire à Gide, vous vous adressiez, — hypothèse invraisemblable, — à Trotski, c'est sans doute à Trotski que vous diriez qu'il est — infidèle ?

Je ne suis pas trotskiste. Guéhenno, mais j'ai les yeux ouverts et c'est pour voir.

Vous avez été très sensible au reproche fait par Gide à « Vendredi » de n'être pas libre. L'absence de liberté peut être tout autre chose que simplement matérielle ou de parti. Elle peut résider également dans la fausse fidélité, dans une solidarité complaisante et qui rejoint, oui, Guéhenno, qui finalement rejoint l'opportunisme.

Et je serais bien étonné, par exemple, bien déconcerté même, à vous parler franchement, que le « libre » Vendredi publiât ces lignes d'un proscrit de Clemenceau, de Poincaré et du Front populaire.

Un jour viendra, je veux encore le croire, où vous vous rendrez compte de tout ce qui vous emprisonne actuellement, où vous commencerez tout au moins d'entrevoir cette libération véritable qui consiste à se méfier — enfin ! — de sa propre bonne volonté. Et c'est parce que je ne veux pas désespérer de la venue d'un pareil jour que je vous dis, encore aujourd'hui :

vale.

J.-P. SAMSON.

Sur quoi Jean Guéhenno me répondit la lettre ci-dessous :

VI

Cher Samson,

J'ai écrit pour moi, hier, ceci que je vous recopie :

« Ce débat avec André Gide m'a valu un incroyable courrier. Louanges et injures mêlées, toutes excessives et

également inutiles et pénibles. Mais l'un de mes correspondants, J. P. S., touche sans doute le fond du débat en s'en prenant à ma « fidélité ».

Nul doute que pour la plupart des intellectuels révolutionnaires, toutes les difficultés qu'ils sentent aujourd'hui ne se ramènent à un conflit dont leur esprit est le lieu entre la fidélité et l'amour de la liberté.

(Je note par parenthèses que ce sont là des difficultés que l'adversaire ne connaîtra jamais. Des hommes tenus par leurs seuls intérêts, et pour qui la fin justifie les moyens, se moquent bien de la fidélité et de la vérité).

Devons-nous être plus fidèles ou plus vrais ? Le devoir envers la vérité nous commande de tout dire et de tout dénoncer, mais la fidélité nous retient de dire tout ce qui pourrait, fût-ce momentanément, desservir la cause commune qui est aussi la vérité. Et nous n'en sortons pas, tantôt plus fidèles, tantôt plus vrais, selon la circonstance. Toute action politique efficace est de toute nécessité un opportunisme. Il faut bien se l'avouer. Décidez, si cela vous plaît, que notre opportunisme n'est pas le bon. Mais ne le condamnez pas en tant qu'opportunisme. Tout ce que vous pratiqueriez à notre place ne serait qu'un autre opportunisme.

Mais vous avez le privilège de penser en chambre. Pureté trop facile ! La difficulté est de rester pur dans le combat même, dans la rue où le journal se vend.

A la fidélité à l'homme du rang, vous opposez la fidélité à l'homme. Outre que c'est vous réfugier dans la confusion — car quelle notion plus confuse que l'homme ? — de plus « purs » que vous ne manquerez pas de vous reprocher de trahir par cette fidélité à l'homme, Dieu, la vérité. Si vous voulez être tout à fait « purs », il vous faudra quitter les hommes, la terre, et vous perdre dans les nuées. Qui ne connaît cette tentation ?

Mais nous voulons, je veux être fidèle, non pas à l'Homme, mais aux hommes, et par suite, oui, à l'homme du rang. C'est lui, en fin de compte, qu'il s'agit de sauver. Et, il est vrai, je suis tenté de n'attacher pas la plus grande importance aux questions qui troublent les intellectuels que nous sommes et qui ne le troublent pas. Non pour des raisons de cœur, mais par raison. »

Voilà, cher Samson. Je vous remercie de votre lettre. Elle m'a aidé à voir plus clair en moi-même. Et ne donnez, je vous prie, à cette lettre aucun caractère polémique. Nous

sommes dans les mêmes difficultés. Nous les résolvons autrement, chacun avec notre tempérament. Et comment savoir qui de nous deux sert mieux la vérité ?

Rappelez-moi au souvenir de Silone que j'ai eu grand plaisir à voir l'an dernier. Et croyez-moi à vous très cordialement.

GUÉHENNO.

Montolieu (Aude), 28/12/37.

Au lecteur de juger par lui-même si cette lettre, touchant évidemment, mais enfin il s'agit d'autre chose, constitue une réponse. Pour un « humaniste », en tout cas, et qui nous écrivit un jour certain essai « De Montaigne à Lénine », qui pouvait faire espérer mieux, il est au moins curieux que la notion de l'homme soit devenue une notion confuse. Guéhenno parle aussi du privilège de penser en chambre. J'y eusse bien volontiers renoncé, quant à moi, si son Front populaire avait eu la décence de nous laisser rentrer. L'acteur de Caliban trouve-t-il d'ailleurs que cet argument de la pensée en chambre vaille pour tous ceux qui ne sont pas d'accord avec son « opportunité » ? Ou bien, par exemple, en Espagne, leur reprocherait-il, — je parle évidemment de ceux qui ne sont pas encore assassinés, — d'avoir le « privilège » de penser en cellule ? — Pour ce qui est cependant, de la question fondamentale, c'est bien Guéhenno lui-même qui se lance dans l'apologie de l'opportunisme. Je ne le lui fais pas dire. Depuis, — mauvaise conscience — il a publié, il est vrai, un article, confus en diable et où il se garde bien d'appeler les choses par leur nom, sur le conflit qui tout à coup lui semble opposer la démagogie à la vérité. Voilà qui peut s'appeler une découverte à retardement. On dit bien — on dit tant de choses — qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire. Mais pour y croire tout à fait, et quelques remerciements que Guéhenno puisse m'adresser pour lui avoir permis de voir plus clair en lui-même, j'attendrai qu'il veuille bien prendre son part de tirer de cette vision des conséquences un peu plus décisives.

J.-P. S.

Je publie très volontiers ces documents transmis par Samson, documents singulièrement révélateurs sur l'état d'âme des intellectuels italiens, qui ne peuvent pas ne pas voir dans quel abîme de boue ils roulent chaque jour un peu plus bas. J'avais moi-même écrit quelque

lig
Je
qu
sée
pas
car
l'ai
plus

Tr

(

ms

coi

cle

(

dit

ne

ble

me

coi

pa

(

pe

coi

sus

les

et

(

pa

coe

,

mo

da

l'

ma

Ma

J

cet

ver

soi

do.

lignes, sur un tout autre ton (on ne se refait pas, mon vieux Samson : je n'écrirai jamais comme toi, tu le sais bien...). Ces lignes communiquées au *Libertaire* et à la *Flèche*, ont eu le rare privilège d'être refusées par l'un et l'autre journal ! Je ne comprends pas, et ne cherche pas à comprendre. Je publie donc ici pour conclure, ces courtes notes, car il n'y a plus qu'aux *Humbles* (et au *Crapouillot*, comme le disait l'autre soir Galtier-Boissière...) que l'on peut publier des choses les plus « impubliables » !

M. W.

Trois mots à M. Jean Guéhenno.....

Quatre colonnes, et bien tassées, pour expliquer — si mal ! — aux lecteurs de *Vendredi*, ce « journal libre », comment et pourquoi vous avez refusé de publier un article d'André Gide.

C'est bien marrant, au fond : vous « regrettez » (que vous dites) cet article et, là-dessus, vous en pondez quatre colonnes. Et comme vous pataugez, avec votre cœur « innombrable » de « fils d'ouvrier » (Fils du Peuple ?) dont vous aimez tant nous entretenir... C'est comme ces Procès de Moscou que vous blâmiez, tout en les approuvant (« *N'ont-ils pas assassiné Kirov ?* »), avez-vous écrit un jour...)

Oui, je me suis bien marré en lisant vos bafouillages. Un peu en retard seulement : j'ai dû attendre qu'un ami me communique *Vendredi*, car depuis deux mois vous avez suspendu le « service d'échange » de votre journal avec les *Humbles*, reprenant ainsi l'argument sans réplique — et si intelligent — de monsieur Henri Barbusse à *Monde*...

Comme c'est mesquin, monsieur Jean Guéhenno, de la part d'un « fils d'ouvrier » et qui possède un si « grand cœur » ; comme c'est petit, petit...

Vous savez sans doute que mon vieil ami Parijanine est mort, voici deux mois, mort de misères et de privations, dans sa petite chambre d'hôtel d'Issy-les-Moulineaux.

Vous savez qu'il avait dirigé la *Vie Intellectuelle* de l'*Humanité* à l'époque où celle-ci (avec Bazalgette, Chennevière, Martinet...) était un journal...

Bien entendu, l'*Humanité* n'a rien dit à l'occasion de cette mort (et cela vaut mieux, car elle n'aurait pu que déverser des tombereaux d'ordures, selon son habitude, sur son ex-collaborateur, mué en « espion d'Hitler et du Mikado... »).

Mais j'ai vu chez des amis une lettre, signée d'une collaboratrice éminente (1) de *Vendredi*, annonçant que dans ce « journal libre » paraîtrait une note d'elle sur Parijanine. Il se peut que des numéros m'aient échappé, depuis que le service d'échange m'est supprimé. Pourriez-vous me dire si *Vendredi* a publié cet article ? ou quand il le publiera ?

* * *

Dans votre *Lettre à André Gide*, vous parlez assez longuement de ceux qui osent prétendre que *Vendredi* n'est pas libre. Ce sont, selon vous :

— des sectaires, d'une secte d'autant plus sectaire qu'elle est plus impuissante, comme vous dites (je ne suis d'aucune) ;

— des partisans, fanatiques et aveuglés par la discipline du Parti (je n'appartiens à aucun) ;

— des mauvais écrivains, à qui on refuse de la copie (ça ne m'est encore jamais arrivé chez vous) ;

— ou alors des IMBECILES enfin...

Bigre, monsieur le Professeur : comme vous y allez ! Et quel ton de hargneux roquet lorsqu'on se permet de rigoler à l'ombre de votre chaire...

Votre cœur si grand vous jouera un sale tour (le sang des Procès de Moscou est évidemment difficile à digérer).

Mais au moins, ne dégueulez pas sur les voisins, s'il vous plaît, ô triste Caliban enchaîné.

Maurice WULLENS.

(1) Disons carrément qu'il s'agit de Mme Andrée Viollis (dont notre bon vieux Parijanine chantait les louanges à tout venant et qui nous paraît bien moins chaleureuse dans ses articles publiés que dans ses lettres...).

UNE BELLE COCHONNERIE.....

C'est l'article de Monsieur Emile Hambresin, dans *Esprit* (n° 66 du 1/2/38), sur l'Anarchisme Espagnol. Ce belge catholique y reprend à son compte toutes les ignominies stalino-bourgeoises sur les « fascistes » de la C. N. T. ; sur Ascaso « voleur de bijoux » ; sur le P. O. U. M. causant le putsch de mai à Barcelone et en liaison (par T. S. F. !!!) avec Franco ; etc., etc... Nous y reviendrons.

Disons tout de suite à Monsieur Mounier que nous étions quelques-uns à espérer mieux d'*Esprit* et de son personnel...

Mais il n'y a décidément rien à faire : un calotin est — et reste, indécorablement — un calotin. Donc, un salaud. Pourquoi d'ailleurs les autres salauds tiennent-ils tant à leur « tendre-la-main ». M. W.